ESSAI

N° 78.

SUR

LE SCORBUT,

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 2 mai 1828, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR C.-P.-F.-X. LOISEAU, de Vernantois,

Département du Jura.

Medicus non minus est qui remedia ægris admovere, quam qui utiliter amovere scit.
P. BORELLI, *Observationes medicæ.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1828.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA, *Examinateur.*
Physique médicale	PELLETAN fils, *Examinateur.*
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS, *Examinateur.* RÉCAMIER, *Président.*
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX, *Suppléant.*

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Gibert.
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance, *Examinateur.*	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois, *Examinateur.*	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau, *Suppléant.*
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENS.

Silentium verbo facundius.

A MON AMI MONARD,

PHARMACIEN.

Gage d'éternel attachement.

C.-P.-F.-X. LOISEAU.

INTRODUCTION.

A l'exemple de *Lind*, je n'ai pas cru devoir faire remonter jusqu'à *Hippocrate* la connaissance de la maladie qui fait le sujet de cette dissertation inaugurale. En effet, les symptômes décrits par le père de la médecine sous le nom de *volvulus*, de *tumeur* et *obstruction de la rate*, et que quelques auteurs croient devoir rapporter au scorbut, ne sont point caractéristiques de cette affection. Ce qui prouve encore davantage, dit *Lind*, qu'*Hippocrate* n'a point décrit le scorbut, c'est qu'il ne parle point des taches ordinaires dans cette maladie, ni de plusieurs symptômes qui l'accompagnent presque constamment. En un mot, nous pouvons être persuadés que si cet auteur, à qui l'antiquité a donné le nom de *divin*, avait vu cette maladie, lui qui étudiait la nature avec tant de soin, qui la copiait avec une si grande exactitude, il nous en aurait laissé une description plus exacte.

Pline, dans son Histoire naturelle, parle aussi d'une maladie qui affligea l'armée romaine commandée par le César Germanicus, et qui, d'après quelques auteurs, ne serait autre chose que le scorbut. Mais la description de cette ma-

ladie, donnée par *Pline*, est si abrégée et si inexacte, qu'il y a plusieurs raisons de croire qu'elle ne se rapporte point au scorbut. Ce n'est donc qu'au seizième siècle, époque où la navigation s'étendit, et où l'on entreprit sur mer des voyages de long cours, que cette maladie fut véritablement connue.

Pendant mon séjour à l'école de médecine de Strasbourg, j'ai eu occasion d'observer le scorbut. M. *Lobstein*, savant professeur de clinique à cette école, nous entretint pendant quelques jours de cette maladie. Voilà les motifs qui m'ont déterminé à en faire le sujet de ma thèse : puisse-t-il ne pas être trop indigne de l'approbation des célèbres professeurs auxquels j'ai l'honneur de le soumettre !

ESSAI

SUR

LE SCORBUT.

Étymologie, définition.

Cette maladie, appelée en latin *scorbutus*, tire son nom, selon quelques-uns, du mot danois *schorbect*, ou du vieux mot hollandais *schorbeck*, qui signifient l'un et l'autre *déchirement ou ulcère de la bouche.* La plupart des auteurs, dit *Lind*, ont fait venir le nom de *scorbutus* du mot saxon *schorbock*, *tranchée ou déchirement du ventre.* Mais ce symptôme n'est nullement ordinaire dans cette maladie, quoique les auteurs l'aient cru, par une erreur dans l'étymologie du mot, ce terme paraît dérivé du mot esclavon *scorb*, qui signifie *maladie.*

Définition.

Le scorbut est une maladie caractérisée par des lassitudes dans les membres, par l'état des gencives, qui sont gonflées, fongueuses et saignantes, par la fétidité de l'haleine et la présence des taches violettes sur la peau. Cette maladie, que l'on n'observe dans son plus haut degré d'intensité que sur des marins et dans des voyages de longs

ladie, donnée par *Pline*, est si abrégée et si inexacte, qu'il y a plusieurs raisons de croire qu'elle ne se rapporte point au scorbut. Ce n'est donc qu'au seizième siècle, époque où la navigation s'étendit, et où l'on entreprit sur mer des voyages de long cours, que cette maladie fut véritablement connue.

Pendant mon séjour à l'école de médecine de Strasbourg, j'ai eu occasion d'observer le scorbut. M. *Lobstein*, savant professeur de clinique à cette école, nous entretint pendant quelques jours de cette maladie. Voilà les motifs qui m'ont déterminé à en faire le sujet de ma thèse : puisse-t-il ne pas être trop indigne de l'approbation des célèbres professeurs auxquels j'ai l'honneur de le soumettre !

ESSAI

SUR

LE SCORBUT.

Étymologie, définition.

Cette maladie, appelée en latin *scorbutus*, tire son nom, selon quelques-uns, du mot danois *schorbect*, ou du vieux mot hollandais *schorbeck*, qui signifient l'un et l'autre *déchirement ou ulcère de la bouche.* La plupart des auteurs, dit *Lind*, ont fait venir le nom de *scorbutus* du mot saxon *schorbock*, *tranchée ou déchirement du ventre.* Mais ce symptôme n'est nullement ordinaire dans cette maladie, quoique les auteurs l'aient cru, par une erreur dans l'étymologie du mot, ce terme paraît dérivé du mot esclavon *scorb*, qui signifie *maladie.*

Définition.

Le scorbut est une maladie caractérisée par des lassitudes dans les membres, par l'état des gencives, qui sont gonflées, fongueuses et saignantes, par la fétidité de l'haleine et la présence des taches violettes sur la peau. Cette maladie, que l'on n'observe dans son plus haut degré d'intensité que sur des marins et dans des voyages de longs

cours, paraît avoir été inconnue aux anciens; ce ne fut que vers le milieu du seizième siècle, époque à laquelle la navigation s'étendit de plus en plus, qu'elle devint plus fréquente. Une fois observée sur mer, on crut la reconnaître sur la terre ferme et dans toutes les affections qui présentaient la moindre analogie avec elle; puisque toutes les maladies chroniques, telles que l'arthritis, le rhumatisme, l'hypochondrie, les exanthèmes sans fièvre, pour peu que leur cause occasionnelle fût inconnue, furent attribuées à une disposition scorbutique; et ce qui accrédita le plus cette manière de voir, ce fut la pathologie humorale qui régnait alors dans toutes les écoles de l'Europe; et, à cette occasion, il est juste de proclamer les services que les médecins anglais, *Lind*, *Milman*, etc., ont rendu à la science, pour avoir étudié avec beaucoup de soin la maladie qui nous occupe, et pour avoir contribué par là à déraciner les erreurs que l'on avait répandues sur la prétendue universalité de la diathèse scorbutique.

Description symptomatologique.

Quoique que la nature se joue de nos divisions et offre souvent, dès les débuts d'une affection (comme l'observe très-bien M. *Richerand*, Nosog. chirurg., page 406), les symptômes que les auteurs ont coutume d'assigner à ses dernières périodes; toutefois la description du scorbut sera plus claire et plus exacte si on y considère trois degrés, puisque le plus souvent les symptômes de cette affection suivent une gradation régulière dans leur développement.

Premier degré. La maladie se manifeste par une lassitude dans les membres, une roideur dans les pieds et dans les genoux, une aversion pour tout exercice corporel, un dégoût pour le travail qui exige de l'application, et même pour les plaisirs, et par un sentiment de tristesse qui s'empare involontairement des individus.

Bientôt le malade éprouve une fatigue si grande qu'il ne peut plus marcher; il est affecté de dyspnée et d'étouffement au moindre mou-

vement, ou par l'influence d'un air froid. Il pâlit, ses yeux sont cernés d'un cercle de couleur bleu-verdâtre; la peau devient sèche, aride, tendue, comme luisante, et s'écaille sous forme de petites squames furfuracées; elle se revêt ensuite de taches violettes de différentes grandeurs, d'abord aux extrémités inférieures, particulièrement aux mollets, et qui, en devenant peu à peu confluentes, prennent une couleur sale, et sont quelquefois entourées d'un cercle noirâtre; presque jamais on ne les aperçoit à la face, quoiqu'elles montent des extrémités inférieures au bas-ventre, et de là aux membres thoraciques. On prétend que ces taches manquent dans le scorbut des pays chauds; mais qu'elles y sont remplacées par des tégumens blanchâtres, et par des infiltrations séreuses dans le tissu cellulaire sous-cutané, et où la peau retient l'impression des doigts. Un des premiers symptômes de la maladie est une odeur fétide qui s'exhale de la bouche; les gencives commencent ensuite à se boursouffler, à devenir fongueuse, et à saigner au moindre attouchement, et même pendant la mastication. L'urine, du malade est trouble, brunâtre, et très-disposée à la putréfaction. Le sang, tiré de la veine ou recueilli de toute autre manière, est noir; si on l'abandonne au repos, il se couvre d'une pellicule verdâtre sous laquelle s'amasse le sérum. Il est également très-prompt à se putréfier; la vue des malades s'affaiblit, leur appétit se perd, quoiqu'on remarque dans les voyages en mer que les matelots ont une extrême appétence pour les légumes frais et verts.

Deuxième degré. Tous les symptômes augmentent, et de nouveaux se manifestent. Le malade éprouve de violentes douleurs dans les membres, et même dans le centre des os, et qui se fixent particulièrement dans l'articulation du genou, laquelle se tuméfie et devient le siége d'une tumeur blanche. Il y a de fortes coliques, accompagnées de constipation, de relâchement du nombril et de l'anus. Les dents se déchaussent; elles vacillent, tombent, et le bord alvéolaire est affecté de carie. Les forces diminuent journellement; le malade ne

peut plus guère exécuter de mouvemens musculaires ; il est attaqué par des défaillances et la paralysie aux extrémités inférieures, et cette dernière affection persiste même souvent après la guérison du scorbut. Le pouls devient de plus en plus faible. Il s'établit des hémorrhagies par diverses parties du corps ; si c'est par les poumons, elles sont accompagnées de toux, de dyspnée, et de douleurs pongitives, mais fugaces ; si c'est par l'estomac, il y a vomissement : le sang est aussi parfois rendu par les selles et les urines, mais le plus souvent par la bouche, et alors il suinte comme d'une éponge par toute la membrane muqueuse qui tapisse cette cavité. Fréquemment les parties molles sont couvertes d'ulcères, notamment les mollets et les cuisses, et ces ulcères s'établissent dans les endroits précédemment ecchymosés, dont la peau se ramollit, se raréfie, prend une couleur livide, et finit par se crever. Telle est l'origine des ulcères scorbutiques, qui sont caractérisés par un fonds mollasse, qui produit beaucoup d'excroissances fongueuses, et qui est entouré par un bord fongueux, d'un bleu foncé ou noirâtre. Lorsqu'on enlève ces excroissances avec le bistouri ou avec des caustiques, elles repullulent promptement : ce sont elles, au reste, qui fournissent à la moindre occasion un sang noir et dissous, et qui donnent une sanie liquide très-fétide, mêlée de sang, et qui finit par attaquer et détruire les os voisins. Les parties molles qui entourent les ulcères sont livides, d'un rouge bleuâtre et infiltré. On a remarqué que les ulcères scorbutiques, lorsqu'ils se guérissent, ne se cicatrisent point de la circonférence vers le centre, mais du centre vers la circonférence.

Troisième degré. Tous les symptômes paraissent à leur plus haut point d'intensité. Il se manifeste un véritable typhus putride, accompagné d'une prostration complète des forces vitales, et précédé d'ictère et d'hydropisie. Les hémorrhagies sont plus fortes et plus inquiétantes ; presque tous les organes tombent en paralysie, quelques-uns en gangrène. Le malade a des attaques de syncope. La gangrène s'em-

pare préferablement des parties qui étaient le siége d'ecchymoses ou d'ulcères scorbutiques, et c'est cet état gangréneux ou les fortes hémorrhagies qui amènent l'épuisement total des forces et la mort.

Division.

On a divisé le scorbut en *scorbut de terre* et en *scorbut de mer*, et l'on a regardé cette division comme très-essentielle, et comme indiquant une différence tranchée entre ces deux espèces d'états maladifs. Mais on s'est trompé bien évidemment : les deux espèces qu'on a voulu établir ne diffèrent entr'elles que par la rapidité de leur marche. En effet, le scorbut de terre, surtout quand il est sporadique, a une marche extrêmement lente ; souvent il ne dépasse pas le premier degré, quelquefois il s'arrête aux prodromes de la maladie ou à la disposition scorbutique, et ne se fait reconnaître que par l'odeur fétide qui s'exhale de la bouche, par l'état fongueux et saignant des gencives, par une salivation très-copieuse, par la pâleur de la face, par l'indolence, la tristesse et le découragement des malades. D'autres fois le scorbut se manifeste sous forme de petites ecchymoses, de pétéchies sans fièvre, d'ulcères à différentes parties du corps, et de gangrène scorbutique des gencives. Il se complique aussi fréquemment d'autres maladies chroniques, telles que la goutte, la syphilis, et d'autres exanthèmes. On l'a aussi provoqué par un traitement vicieux employé dans ces dernières maladies. Le scorbut est épidémique, endémique et sporadique. Il est épidémique dans les hôpitaux, les prisons, les villes assiégées, les camps, et sur les vaisseaux. Il est endémique dans certaines contrées, comme la Flandre, la Hollande, et dans tous les lieux marécageux et humides ; il est sporadique partout. Un grand nombre de médecins ont aussi considéré le scorbut comme contagieux ; *Lind* avait rejeté cette opinion, qui ne s'accorde pas d'ailleurs avec un grand nombre d'observations faites avec exactitude et précision. On a vu, dans des épidémies scorbutiques, que les personnes qui pouvaient se soustraire aux causes qui

produisaient la maladie n'en étaient point atteintes. Dans une épidémie qui enleva un grand nombre de militaires à l'armée de Hongrie, pas un seul officier ne fut attaqué, quoiqu'ils fussent en communication fréquente avec leurs soldats. Contradictoirement à ces observations, M. *Fodéré* admet la qualité contagieuse des ulcères scorbutiques, quand on reçoit dans la bouche les exhalations fétides qui en émanent, et il accorde aux ulcères des gencives et de la bouche la propriété de produire un scorbut général quand on en avale la matière. On n'est pas d'accord sur l'hérédité du scorbut ; cependant il paraît que les individus attaqués de cette maladie peuvent transmettre à leurs enfans une certaine disposition à la contracter.

Quoique le scorbut soit toujours une maladie chronique, il est néanmoins certain qu'il se complique quelquefois de fièvre, laquelle prend le type intermittent, et revient tous les deux ou trois jours. Dans les camps, dans les villes assiégées, dans les prisons et les hôpitaux, on voit le scorbut se compliquer du typhus pétéchial : cette complication, la plus funeste de toutes, a été décrite par *Lind* et par *Murray*.

M. *Coze*, ayant observé des cas de scorbut accompagnés de fièvre, et ayant une marche très-rapide, a cru devoir leur donner le nom de *scorbut aigu*.

Étiologie.

Les causes déterminantes du scorbut se rencontrent particulièrement et s'accumulent, pour ainsi dire, sur les vaisseaux et dans les voyages de long cours : on doit y rapporter avant tout l'air corrompu, le manque d'eau fraîche, la privation de végétaux frais, l'usage non interrompu de la viande salée et fumée, le défaut d'exercice, les passions tristes de l'âme. Il est d'une observation constante que le scorbut est plus fréquent dans les mers du nord et dans celles du sud, et que, dans ces dernières, les causes que nous venons d'énumérer produisent des fièvres putrides plutôt que le scorbut lui-même.

Le scorbut de terre est endémique sur les côtes septentrionales du Danemark, de la Suède, de la Norvège, de l'Angleterre et de la Hollande, contrées où il règne pendant toute l'année d'épais brouillards. Cette maladie est plus rare dans l'intérieur du pays : cependant on ne saurait disconvenir qu'à part la constitution atmosphérique des côtes, le régime et la manière de vivre de leurs habitans, qui se nourrissent le plus communément de poissons salés et séchés, de mauvais pain, leurs vêtemens malpropres, leurs habitations petites, basses et mal aérées, contribuent puissamment à la production de cette maladie.

Dans l'intérieur des terres, le scorbut est épidémique dans les temps de disette et sous l'influence d'une saison froide et humide; il se déclare surtout dans les villes assiégées où l'on manque d'alimens frais et d'eau fraîche, et où il y a un grand encombrement d'hommes, et il parvient quelquefois au degré d'intensité qui caractérise le scorbut de mer.

Nul doute que les passions tristes et les affections morales déprimantes ne donnent naissance à cette maladie. Voilà la raison pour laquelle elle attaque préférablement les matelots forcés au service de la marine ; voilà enfin la raison pour laquelle on l'a vue disparaître subitément sur une flotte, après une victoire navale.

Dans les contrées où le scorbut est endémique, on le voit s'établir de préférence sur les personnes qui sont sous le poids des chagrins, des soucis et des persécutions : c'est pour cela qu'on le remarque particulièrement chez les hommes, qui sont ordinairement plus profondément affectés par les causes morales que les femmes. Le défaut de mouvement et d'exercice favorise à son tour le développement de cette maladie, comme le prouve l'exemple des voyageurs sur mer, qui, au lieu de se livrer à l'exercice, sont plongés dans la paresse; l'abus de plusieurs médicamens, comme des alcalis, des narcotiques, mais surtout du mercure, produit un état très-voisin du scorbut : l'espèce de cachexie nommée *mercurielle* est réellement de nature scorbutique.

Dans les cas où la circulation à travers le tissu pulmonaire est gênée, et où l'oxygénation du sang ne peut plus se faire comme il convient, il se développe également un état scorbutique ; voilà pourquoi on le remarque dans la cyanose ou maladie bleue des enfans.

Quant aux causes prédisposantes du scorbut, elles résident particulièrement dans un tempérament phlegmatique et dans une constitution lâche et atonique, ainsi que dans toutes les circonstances qui portent une atteinte fâcheuse au procédé chimico-vital de la nutrition. Les fortes hémorrhagies, les fièvres continues et intermittentes de longue durée, le séjour prolongé dans les lazarets y prédisposent également.

Prognostic.

On peut soutenir en thèse générale que le prognostic est assez favorable dans le scorbut. Les malades se rétablissent quelquefois promptement, dans le premier et le second degré de la maladie, pourvu qu'on les soustraie aux influences délétères qui l'ont provoquée ou entretenue. C'est ordinairement par une légère diarrhée ou par des sueurs générales qu'elle se juge. La cure prompte et complète d'un équipage après le débarquement, et après l'usage des végétaux acides tient vraiment du prodige. Il est vrai que les chances sont plus douteuses dans le troisième degré, et lorsque la maladie a pris la forme de typhus.

Le scorbut de terre, qu'il soit endémique ou sporadique, ne parvient que rarement à un degré très-inquiétant ; il ne le devient que par sa complication avec d'autres maladies, telles que l'arthritis et la maladie vénérienne ; et, puisque le scorbut contr'indique dans cette dernière l'usage du mercure, il en résulte que le médecin est très-embarrassé dans le choix des moyens qu'il doit employer pour s'opposer à ses ravages. Après la disparution des autres symptômes du scorbut, les gencives restent souvent molles et saignantes, les dents vacillantes et déchaussées ; enfin, les malades sont exposés à l'hydropisie, avec hémorrhagies, et lorsqu'ils sont soumis aux causes qui

favorisent le développement du scorbut, ils le contractent de nouveau avec la plus grande facilité.

Autopsie cadavérique.

A l'extérieur, le corps est plus ou moins généralement œdématié; la face est bouffie, la bouche noirâtre et ensanglantée: la peau couverte de taches pourprées, d'ecchymoses, de vergetures plus ou moins nombreuses, et qui s'étendent avec rapidité peu de temps après la mort. Souvent le tissu cellulaire est infiltré de sérosité sanguinolente, d'autres fois c'est du sang en caillots qu'il renferme dans ses mailles, principalement aux endroits où la peau est ecchymosée. (Dictionnaire de médecine, page 176.)

A l'intérieur, l'inspection anatomique des cadavres de scorbutiques prouve l'existence d'un profond dérangement dans les fonctions nutritives et dans l'acte végétatif de la vie.

Le sang est fluide, noirâtre, dissous, et pourrait être évacué de tout le corps par la section d'une seule veine. Il existe des épanchemens séreux dans les différentes cavités splanchniques; les os sont ramollis, friables, et leurs épiphyses se séparent facilement de leur partie moyenne. Les chairs sont molles, flasques, livides, et si tendres qu'elles peuvent être écrasées sous le doigt; le cœur est flasque, livide ou blanchâtre, très-dilaté dans ses quatre cavités. Les poumons sont gorgés de sang; le péritoine et ses diverses productions sont couvertes de grandes taches; le foie et la rate sont altérés dans leur texture, et cette dernière est très-engorgée; les glandes du mésentère et autres ganglions lymphatiques sont tuméfiés, boursoufflés et ramollis. Au milieu de toutes ces altérations, le cerveau a constamment été trouvé sain; d'où l'on peut expliquer jusqu'à un certain point l'intégrité des fonctions intellectuelles offerte par les scorbutiques jusqu'à l'instant de leur mort.

Pathogénie.

Les opinions sur l'essence et la nature du scorbut ont varié d'après les différens systèmes que les auteurs avaient embrassés. C'est surtout en invoquant cette maladie, que les partisans de pathologie humorale ont cherché à accréditer leur doctrine; elle leur servait merveilleusement à établir l'altération primitive des humeurs; et, non content de ce premier triomphe, ils crurent même pouvoir déterminer la nature spécifique de cette altération. Quelques-uns, tels que *Boërhaave*, admirent plusieurs modifications du scorbut, suivant que l'élément acide, alcalin ou ammoniacal prédominèrent dans le sang. D'autres, comme *Gaspard*, *Louis*, *Hoffmann*, ne reconnurent qu'une acrimonie alcaline; d'autres, un sac osseux dépravé; d'autres, une accumulation du phlogistique; d'autres, une privation d'oxygène; d'autres enfin, une simple tendance à la dissolution putride. Ils appuyèrent leur sentiment sur la constitution vicieuse du sang, sur la dépravation qu'on y remarque dès le début de la maladie, et sur le bon effet et l'action presque chimique des acides et des végétaux frais.

Les solidistes, au contraire, et particulièrement *Lind*, *Milman*, etc., admirent que le scorbut est, comme affection primitive, un état contre-nature des solides, caractérisé par une atonie et dépression des forces organiques, et dont la dépravation des humeurs n'était elle-même qu'une conséquence nécessaire. Ils s'appuyèrent sur les expériences faites par les chimistes français, et d'après lesquelles le sang des scorbutiques n'offrit pas de grandes différences d'avec celui des personnes saines. Ils regardèrent le bon effet des antiscorbutiques comme dépendant d'une action tonique et roborante sur la fibre solide, et prouvèrent, par des exemples de guérison obtenues par le quinquina et les autres amers, la justesse de leur assertion.

On peut soutenir que chacun des deux partis a pris pour point de

départ une idée trop exclusive, et à considéré, tantôt les humeurs seules, et tantôt les solides seuls d'une manière trop tranchée, et comme s'ils étaient séparés par une ligne de démarcation rigoureusement tracée. Or, il n'en est pas ainsi dans l'organisme, les fluides ne sont pas soumis uniquement aux lois de la chimie morte, ni les solides uniquement aux puissances organiques. Ces derniers ont aussi un côté chimique, tout comme les premiers ont un côté vital ou dynamique; d'où il suit que les humeurs sont tout aussi susceptibles d'activité organique que les solides le sont d'une décomposition chimique. On ne saurait concevoir comme ressort principal de la vie, ni une action purement dynamique, ni une action purement chimique; mais il faut que ces deux élémens, ou ces deux facteurs, suivant l'expression de quelques physiologistes, se combinent et se réunissent pour produire les divers phénomènes vitaux. Ceci étant posé, il paraît que le scorbut dépend d'un vice dans la nutrition ou dans l'acte végétatif de la vie, et où le système veineux est plus particulièrement affecté. Cette maladie attaque l'organisme par son côté chimique, si l'on peut s'exprimer ainsi, puisqu'elle se déclare par une dyscrasie, ou un mélange vicieux des humeurs, par une tendance qu'a le sang à la décomposition, et qu'elle est provoquée par des influences qui agissent d'une manière chimico-vitale sur les solides comme sur les fluides. Il n'existe donc point de vice humoral primitif ou essentiel qu'on pourrait appeler *acrimonie scorbutique*, et dont l'action sur le corps humain déterminerait la maladie qui nous occupe; mais le scorbut est, suivant l'expression de *Broussais* (Prop. 213), un état particulier des solides et des fluides, produit par une assimilation imparfaite, ou en d'autres termes, une affection de la chimie vivante, qui a pour conséquence, la faiblesse dans les muscles locomoteurs, et le relâchement de la puissance de cohésion qui doit maintenir les solides et les fluides dans l'état convenable à l'exercice des fonctions. Les idées de *Broussais* sont absolument les mêmes que celles qui ont été avancées avant lui par de célèbres physiologistes; et si l'on veut rendre hommage à la vérité, et justice à celui auquel elle appartient,

il faut faire remonter à *Reil* les réflexions pleines de sens et de raison qu'un médecin français a publiées récemment sur le scorbut. Cependant ce dernier a établi une opinion particulière ; il croit que l'affection scorbutique peut se compliquer d'inflammation, et que cette complication constitue ce que quelques auteurs ont appelé *le scorbut chaud.* C'est à l'observation et à l'examen rigoureux des faits à prononcer sur la validité de cette opinion.

Dans quel rapport le scosbut se trouve-t-il avec la fièvre adynamique ou putride des anciens ? Dans l'une et l'autre maladie, le procédé chimico-vital est en défaut, puisque dans les fièvres on remarque une tendance manifeste à la décomposition organique ; mais cette affection est en général plus compliquée, et elle attaque en même temps, et d'une manière plus prononcée, l'organisme par son côté dynamique : de là vient qu'on y observe de la fièvre et une exaltation des propriétés vitales des solides, telles que de l'irritabilité et de la sensibilité ; de là vient que les altérations organiques y sont plus destructives et ont une marche plus rapide. D'un autre côté, les changemens que les parties éprouvent dans leur texture et leur cohésion sont, si on peut s'exprimer ainsi, plus inertes et plus grossiers dans le scorbut ; c'est ce qui fait que la maladie ne se transmet point par contagion, et qu'elle ne devient réellement contagieuse qu'autant que le côté dynamique de l'organisme est plus profondément affecté, et qu'il s'établit une fièvre qui ne diffère alors en aucune manière des fièvres putrides des anciens.

Traitement.

Il est de deux espèces, prophylactique et thérapeutique : le premier est d'une importance telle, pour des voyages de long cours sur mer, qu'il suffit à lui seul pour éviter le développement de la maladie, ou pour borner ses progrès. On conçoit bien qu'il consiste à éloigner toutes les causes occasionnelles, et à diminuer leur influence.

Il faut donc que la plus grande propreté règne dans toutes les par-

ties du navire; il ne faut pas entasser beaucoup d'hommes dans un petit espace ; il faut faire jouer souvent les ventilateurs, moyen qui est préférable à ceux par lesquels on corrige artificiellement l'air que l'on respire; néanmoins il n'est pas inutile de promener dans l'entrepont et la cale des vaisseaux des feux, des flammes, d'y allumer de la poudre à canon, ou d'y faire des fumigations indiquées par les chimistes, surtout lorsqu'il fait un calme parfait et prolongé, et que le temps est brumeux; en général, plus le vaisseau est aéré, mieux cela vaut.

On s'efforcera à entretenir parmi l'équipage une franche gaîté; on le fera promener, on lui conseillera des jeux et des exercices, on lui permettra l'exercice de la natation; il ne faudra pas toujours employer les mêmes matelots aux mêmes travaux, mais y apporter de la variation; on recommandera une extrême propreté; jamais le matelot ne devra se coucher avec ses habits mouillés des eaux de la mer; il lui faut une couverture de laine et plusieurs camisoles de la même étoffe.

Une nourriture aussi saine que possible est, en second lieu, un point capital sur un vaisseau en mer; il faut qu'il soit approvisionné d'une eau pure, qui ne soit point fade, et qui soit riche en acide carbonique ; et pour la conserver dans son état de pureté et de fraîcheur, il faut la tenir dans des tonneaux charbonnés à leur surface interne; il ne serait pas inutile de le munir de machines à filtrer, et dans lesquelles on fait passer l'eau à travers une couche de poudre de charbon et de gravier; si on s'aperçoit que l'eau commence à se corrompre, il faut y mêler, avant de la boire, quelques gouttes d'acide sulfurique ou quelques gouttes d'élexir acide de *Haller*, du vinaigre ou du suc de citron. Rien, en fait de boisson, ne garantit mieux contre le scorbut que les eaux minérales naturelles ou factices; le vin du Rhin, le vin de Champagne, un verre de punch, une bière forte et la décoction de malt.

Le rhum et l'eau-de-vie ne doivent pas manquer non plus sur la liste des boissons dont il faudra se munir en mer.

Quant aux alimens, il faut que le vaisseau soit abondamment

pourvu de biscuits et d'alimens, mais surtout de substances végétales, autant que faire se peut. Il faut choisir des plantes antiscorbutiques, telles que le raifort, le cochlearia, l'oseille, la moutarde, les raves, les plantes alliacées et la choucroûte : cette dernière a l'avantage de pouvoir se conserver long-temps dans un état de fraîcheur. Il faut joindre à ces alimens les tablettes de bouillon, qui renferment, sous un moindre volume, beaucoup de matières nutritives, et dont une once équivaut à une demi-livre de viande fraîche. La substance osseuse réduite en poudre leur serait encore préférable, parce qu'elle est beaucoup moins chère, qu'elle se conserve plus long-temps, et qu'une livre de cette même farine représente, sous le rapport de la quantité de matières nutritives, deux livres de viande.

D'après ces principes établis, il sera facile de déterminer le traitement prophylactique dans le scorbut endémique, dans celui qui se déclare dans les villes assiégées, dans les hôpitaux et dans les prisons.

Traitement thérapeutique.

Encore ici il faut commencer par éloigner les causes occasionnelles. Si c'est sur des vaisseaux que s'est déclaré le scorbut, il faut avoir recours aux moyens de la cure prophylactique. Si c'est un scorbut de terre endémique, il faut faire changer de demeure aux personnes malades qui habitent des lieux bas et humides, inondés par le débordement des rivières, des rues basses et étroites où les rayons du soleil peuvent à peine pénétrer ; il faut leur recommander un régime végétal et leur défendre les alimens de difficile digestion ; il faut leur conseiller l'exercice à l'air libre, entretenir leur transpiration cutanée, leur faire boire du vin, de la bonne bière, et des eaux minérales chargées d'acide carbonique.

On emploiera le raifort, l'oseille, la moutarde, le cresson, etc.

Lind recommande le jus d'orange et de citron avec du vin sucré ; on prend quatre onces de jus de citron, autant de sucre et une livre de vin blanc, qu'on fait boire dans les vingt-quatre heures.

Si tous les remèdes ne pouvaient pas passer, c'est-à-dire si l'estomac ne les digérait point, à cause de l'atonie dans laquelle il est plongé, il faudra commencer par relever les forces digestives au moyen des amers, des aromates, etc. Alors on fera un usage avantageux de l'infusion d'absinthe, de fumeterre, de petite centaurée, d'écorces d'oranges, de gingembre, de *calamus aromaticus*, en un mot, de diverses teintures et essences amères et aromatiques connues en pharmacie : du quinquina avec le *calamus aromaticus* en infusion ; du fer et de ses préparations ; des acides dulcifiés, des acides minéraux, notamment de l'élixir acide de *Haller*. Tous ces différens remèdes doivent être modifiés suivant l'exigence des cas et combinés avec les antiscorbutiques proprement dits. Les formules suivantes donneront un exemple d'une pareille combinaison.

℞ Racine de raifort..... ℥ iij.
Fer pulvérisé..... ℥ j.
Poudre de rhubarbe..... ℥ ½.
Racine de gingembre..... ʒ ij.
Bon vin blanc..... ℔ ij.

Faites infuser pendant douze heures et coulez. On en fait prendre par demi-tasses jusqu'à cinq ou six fois pendant le cours de la journée.

Autre.

℞ Extrait de trèfle d'eau.....
——— de petite centaurée..... } ãà ʒ j.

Faites dissoudre dans
Eau de camomille..... ℥ jv.
Ajoutez
Esprit de cochlearia..... ʒ ij.
Acide sulfurique étendu..... ♃ j.

Mêlez et faites prendre par cuillerée d'heure en heure.

On ne doit pas non plus négliger les moyens externes. Déjà les simples lotions avec l'eau froide ont été suivies d'un grand succès ;

elles rendent le ton aux fibres relâchées, font disparaître les taches scorbutiques de la peau : mais, pour plus d'efficacité, on doit employer en lotions le vin, soit pur, soit aromatisé, l'eau-de-vie ou l'esprit de vin camphré. Mais jamais on ne doit mettre en usage comme topiques les sinapismes et les vésicatoires, attendu que les inflammations cutanées qui en résultent se changent facilement en ulcères gangréneux.

L'état des gencives exige un traitement à part : on se sert avec avantage de gargarismes faits avec une décoction d'écorces de chêne, de saule, de tormentille, une infusion de sauge, en leur ajoutant l'esprit de cochlearia, et même des acides minéraux. Dans les cas un peu graves, on emploie avec succès une composition d'une demi-livre d'esprit de cochlearia, d'une once d'esprit de lavande et une once et demie de miel rosat. Si les gencives étaient attaquées d'ulcères fongueux, on les humectera plusieurs fois par jour, soit avec du jus de citron, soit avec de l'acide sulfurique ou muriatique affaiblis avec de l'eau, et mêlé à du miel rosat, en mettant environ vingt à trente gouttes de l'un ou l'autre de ces acides sur une demi-once de miel, ou bien on se sert de la composition suivante.

℞	Acide muriatique.....	
	Extrait de kina.....	ãa 3 ß.
	Teinture de myrrhe.....	
	Sirop de mûres.....	
	Miel rosat.....	ãa ℥ ß.

Les ulcères scorbutiques des autres parties du corps doivent être traités d'une manière locale, comme les ulcères putrides et gangrèneux en général. On a retiré de bons effets d'une solution d'alun dans une décoction de quinquina, d'écorces de chêne ou de tormentille, d'une dissolution de gomme kino dans du vin rouge, du jus de citron ou de l'acide sulfurique affaibli. On a aussi employé à l'extérieur le gaz acide carbonique, en appliquant des substances fermentantes, le levain, etc. ; enfin on a fait usage du camphre sous forme sèche et

sous forme liquide, de la poudre de charbon avec l'alun, de la myrrhe et du camphre, soit à sec, soit incorporé dans un onguent de la manière suivante.

℞ Onguent de styrax.....
Poudre de charbon de bois de tilleul..... } aā ℥ ß.
Camphre.....
Myrrhe..... aā 3 j.
Huile de térébenthine, *q. s.* pour faire un onguent

De fortes hémorrhagies colliquatives exigent l'usage des remèdes astringens, tels que de l'alun à la dose de dix à vingt grains toutes les trois heures, associé à quelques grains de gomme kino, des acides minéraux et du petit-lait alumineux. (Un gros et demi d'alun sur une livre et demie de lait.)

D'abondantes diarrhées demandent l'emploi des gommes, de la tormentille, de l'alun, etc., ainsi que des lavemens composés de ces diverses substances.

Les douleurs ostéocopes et celles des articulations s'appaisent par l'application des fomentations d'herbes de sabine, de *calamus aromaticus*, d'herbes antiscorbutiques, auxquelles on ajoute du savon, du sel ammoniacal, de l'eau de chaux et du lait.

Si le scorbut était compliqué de fièvre, celle-ci serait traitée d'après les règles générales de la thérapeutique; mais la complication la plus fâcheuse, et qui est accompagnée de plus de difficultés sous le rapport du traitement, c'est celle de la maladie vénérienne. Dans ce cas, on a quelques ressources dans les acides minéraux, et notamment dans l'acide nitrique, qui a été quelquefois employé avec avantage contre les accidens vénériens; et s'il fallait absolument avoir recours au mercure, qu'on n'oublie jamais l'usage des antiscorbutiques les plus efficaces, tels que ceux indiqués plus haut, et du quinquina avec le *calamus aromaticus*, la sabine, etc.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. Oportet autem non modò se ipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et præsentes, et externa. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Ulcera circùm glabra maligna. *Sect.* 6, *aph.* 4.

III.

Ulcera quæcumque annua fiunt, aut longius tempus occupant, necesse est os abscedere, et cicatrices cavas fieri. *Ibid.*, *aph.* 45.

IV.

Ex osse ægrotante caro livida, malum *Sect.* 7, *aph.* 2.

V.

A sanguinis fluxu delirium, aut etiam convulsio, malum. *Ibid*, *aph.* 9.

VI.

Labia livida, aut etiam resoluta, et inversa, et frigida, lethalia. *Sect.* 8, *aph.* 13.